

Edmond Cary

ÉTIENNE DOLET
(1509-1546)

(*Babel*, vol. 1, n° 1, 1955, p. 17-20)



Non verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu, a dit Saint Jérôme. Ne pas faire de mot à mot, mais rester fidèle au sens. Précepte premier de la traduction, élémentaire au point de paraître un truisme. Or c'est le truisme que la plupart des commentateurs de „l'art de traduire“ ont ressassé: ne soyez pas esclave du texte, ne vous en éloignez pas trop non plus... Les bons apôtres! N'est-ce point parler pour ne rien dire que de retourner en tous sens cette maxime?

Dans la bouche de Saint Jérôme, remarquons-le, ces mots sont une audace. Car c'est aux textes sacrés qu'il pense, textes dont chaque lettre est douée de vertu. En plein XVI^e siècle, des esprits rigoureux estimaient encore qu'en traduisant les Écritures il était indispensable de respecter scrupuleusement le compte des mots et Fulke se voyait obligé de protester: „to translate precisely is not to observe the number of words“.

La traduction religieuse a amené de nombreux penseurs à se pencher sur „la manière de bien traduire“. En Angleterre, par exemple, des polémiques passionnées ont fait rage avant même la conquête normande. En Allemagne, un Martin Luther compose dès 1530 un *Sendbrief vom Dolmetschen*. Cette Epître de la Traduction contient des affirmations tranchantes d'une haute importance. Cependant il faut attendre Etienne Dolet pour voir formuler une véritable théorie de l'art de traduire.

Paru à Lyon en 1540, son traité est d'une concision extrême. On le trouvera ci-après intégralement reproduit. Les préceptes qu'il avance n'en sont pas moins d'une valeur essentielle, et le temps n'a fait qu'en prouver la justesse.

De nombreux théoriciens, à sa suite, se sont aventurés sur le même terrain. Quelles sont les règles à observer? Quelles connaissances linguistiques faut-il posséder? Quelle langue, en particulier, faut-il mieux connaître, de celle que l'on traduit ou dans laquelle on traduit? Les réponses ont varié suivant l'époque et aussi suivant le genre de traduction auquel pensait l'auteur. Car il est assez remarquable que les préceptes qui paraissent évidents en matière de traduction littéraire deviennent souvent absurdes appliqués à la traduction technique. Voire même ceux que l'on déduit de la traduction des anciens lorsqu'on passe au roman moderne.

A Etienne Dolet nous pouvons tirer notre chapeau. Faisant oeuvre de pionnier, il a d'emblée formulé des préceptes qui demeurent valables siècle après siècle et

applicables dans chaque spécialité, alors que les subtils théoriciens des XVII^e et XVIII^e siècle, ont accumulé des démonstrations qui font rire aujourd'hui. Voyez le Sieur de l'Estang affirmant, au temps des „belles infidèles“, que tous les traducteurs qui avaient „bien traduit“ certains passages avaient inévitablement „pris un même tour“ et s'étaient „servi d'une même façon de traduire“, ce qui prouvait l'existence d'un „ordre immuable et éternel“ en matière de traduction, découlant d'un décret divin. Voyez l'abbé Gédoyan, académicien, déclarant au XVIII^e siècle, alors que commençait la grande ruée des langues nationales, que „traduire, c'est mettre en langue vulgaire un auteur ancien, soit grec soit latin“ — toute autre opération ne méritant pas à proprement parler le nom de traduction. Et chacun d'eux d'aligner des „règles“ dont aucune ne peut servir aujourd'hui sans paraphrase.

Lisez le texte ci-contre. Pas une nuance de pensée n'a vieilli. Notez aussi que, contrairement à tant d'esprits distingués, ce n'est pas par une règle de technique ou de savoir linguistique qu'il commence. Le premier critère de la vraie, de la grande traduction, est que le traducteur entende parfaitement le sens et matière de l'auteur qu'il traduit. Dolet, qui pense naturellement à la traduction classique, citant Cicéron pour illustrer son propos, donne là un avis auquel tout traducteur technique du XX^e siècle, tout doubleur de films souscritra des deux mains. Et tout traducteur artistique (qu'il traduise des romans ou interprète des discours) conviendra de même que l'art est atteint aux moments où vibre la corde magique de la communion spirituelle entre traducteur et auteur. Par delà les siècles et les mers, dans les sujets les plus inattendus, le mystérieux accord s'établit parfois: et nous avons Poe traduit par Baudelaire, ou Nerval traduisant les Allemands. D'autres connaissaient mieux l'allemand que le gentil Gérard, mais il avait le don de sympathie, comme l'a dit Henri Heine, et c'est pourquoi il fut un grand traducteur.

Cet axiome-là est la clé de voûte de la pensée de Dolet. L'homme fut de son temps, d'un temps où l'on prenait parti dans chacun de ses actes, et traduire était un „engagement“. La première Bible traduite directement de grec en français — celle de Lefèvre d'Étaples — avait été solennellement brûlée, car la langue grecque, n'était-elle pas la langue impie? *Graecum est non legitur!* Puiser aux sources, vérifier les originaux, critiquer, rendre vie au latin de Cicéron et au

LA MANIERE DE BIEN TRADUIRE D'VNE LANGVE EN AVTRE

La maniere de bien traduire d'une langue en autre, requiert principalement cinq choses. En premier lieu, il fault que le traducteur entende parfaitement le sens et matiere de l'auteur qu'il traduit; car par ceste intelligence il ne sera jamais obscur en sa traduction: et si l'auteur lequel il traduit est aucunement scabreux, il le pourra rendre facile et du tout intelligible. Et de ce ie te vois bailler exemple familierement. Dedans le premier livre des questions Tusculanes de Ciceron, il y a vn tel passage latin: „Animum autem animam etiam fere nostri declarant nominari: nam et agere animam, et efflare dicimus: et animosos, et bene animatos: et ex animi sententia. Ipse autem animus ab anima dictus est“.

Traduisant cest oeuvre de Ciceron, j'ay parlé comme il s'ensuyt. Quant à la difference (dy ie) de ces dictionns a n i m u s et a n i m a, il ne s'y fault point arrester: car les facons de parler Latines, qui sont deductes de ces deux mots, nous donnent à entendre qu'ils signifient presque vne mesme chose. Et est certain que a n i m u s est dict de a n i m a, et que a n i m a est l'organe de a n i m u s, comme si tu voulais dire la vertu, et instrumens vitaulx estre origine de l'esperit: et icelluy esperit estre vn effect de ladicte vertu vitale. Dy moy, toy qui entends Latin, estoit il possible de bien traduire ce passage sans vne grande intelligence de Ciceron? Or saiche donques qu'il est besoing et necessaire à tout traducteur d'entendre parfaitement le sens de l'auteur, qu'il tourne d'une langue en autre. Et sans cela, il ne peut traduire seurement et fidelement.

La seconde chose qui est requise en traduction, c'est que le traducteur ait parfaicte congnoissance de la langue de l'auteur qu'il traduit: et soit pareillement excellent en la langue en laquelle il se met à traduire. Par ainsi il ne violera, et n'amoindrira la maiesté de l'une et l'autre langue. Cuydes tu que si vn homme n'est parfait en la langue Latine et Francoyse, qu'il puisse bien traduire en Francoys quelque oraison de Ciceron? Entends que chascune langue a ses propriétés, translations en dictionns, locutions, subtilités et vehemens à elle particulieres. Lesquelles, si le traducteur ignore, il fait tort à l'auteur qu'il traduit, et aussy à la langue en la quelle il le tourne; car il ne represente et n'exprime la dignité et richesse de ces deux langues, des quelles il prend le maniemment.

Le tiers poinct est qu'en traduisant il ne se fault pas asservir iusques à la que l'on rende mot pour mot. Et si aucun le fait, cela luy procede de pauvreté et deffault d'esprit. Car, s'il a les qualitez dessusdictes (les quelles il est besoing estre en vn bon traducteur), sans auoir esgard à l'ordre des mots, il s'arrestera aux sentences, et fera en sorte que l'intention de l'auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une et l'autre langue. Et par ainsi, c'est superstition trop grande (diray ie besterie ou ignorance?) de commencer sa traduction au commencement de la clause. Mais si, l'ordre des mots peruertit, tu exprimes l'intention de celui que tu traduis, aucun ne t'en peult reprendre. Je ne veulx taire icy la follie d'aucuns traducteurs, lesquels, au lieu de liberté, se submettent à seruitude. C'est asscauoir qu'ils sont si sotz, qu'ilz s'efforcent de rendre ligne pour ligne ou vers pour vers, par laquelle erreur ilz depraudent souuent le sens de l'auteur qu'ilz traduisent, et n'expriment la grace et perfection de l'une et l'autre langue. Tu te garderas diligemment de ce vice, qui ne demonstre autre chose que l'ingnorance du traducteur.

grec de Platon, puis donner force aux langues nationales, n'était-ce pas faire oeuvre impie, s'insurger contre l'autorité de l'Eglise et de sa langue, rebâtir la Babel foudroyée par le Seigneur?

Dolet lui-même devait périr sur le bûcher. Victime

des inimitiés que lui avait suscitées l'outrance de ses sentiments. Saint Jérôme, déjà, n'était-il pas réputé pour son mauvais caractère? Victime aussi de son admiration enthousiaste pour Cicéron (ce reproche de cicéronien, jeté jadis à la tête du traducteur de la Vulgate...).

La quatriesme reigle que ie veulx, bailler en cest endroict, est plus à obseruer en langues non reduictes en art, qu'en autres. L'appelle langues non reduictes encores en art certain et repceu: comme est la Francoise, l'Italienne, l'Hespaignoise, celle d'Allemaigne, d'Angleterre, et autres vulgaires. S'il aduient doncques que tu traduisies quelque liure Latin en icelles, mesmement en la Francoise, il te fault garder d'vsurper mots trop approchans du Latin, et peu vsitez par le passé: mais contente toy du commun, sans innouer aucunes dictions follement, et par curiosité reprehensible. Ce que si aucuns font, ne les ensuy en cela: car leur arrogance ne vault rien, et n'est tollerable entre les gens scauans. Pour cela n'entends pas que ie die que le traducteur s'abstienne totalement de mots qui sont hors de l'vsage commun: car on scait bien que la langue Grecque ou Latine est trop plus riche en dictions, que la Francoise qui nous contrainct souuent d'vsur de mots peu frequentés. Mais cela se doibt faire à l'extresme necessité. Je scay bien en oultre qu'aulcuns pourroient dire que la plus part des dictions de la langue Francoise est deriuée de la Latine, et que noz predecesseurs ont lieu l'autorité de les mettre en vsage, les modernes et posterieures en peuuent autant faire. Tout cela se peult debattre entre babillarts: mais le meilleur est de suyure le commun langage. En mon Orateur Francoys ie traicteray ce poinct plus amplement, et avec plus grand' demonstration.

Venons maintenant à la cinquieme reigle que doibt obseruer vn bon traducteur. La quelle est de si grand' vertu, que sans elle toute composition est lourde et mal plaisante. Mais qu'est ce qu'elle contient? rien autre chose que l'observation des nombres oratoires: c'est asscauoir une liaison et assement des dictions avec telle douceur, que non seulement l'ame s'en contente, mais aussi les oreilles en sont toutes rapies, et ne se faschent iamais d'vne telle harmonie de langage: d'yeulx nombres oratoires ie parle plus copieusement en mon orateur: par quoy n'en feray icy plus long discours. Et de rechef aduerviray le traducteur d'y prendre garde: car sans l'observation des nombres, on ne peult estre esmerueillable en quelque composition que ce soit: et sans yeulx les sentences ne peuuent estre graues et auoir leur poids requis et legitime. Car penses tu que ce soit assés d'auoir la diction propre et elegante sans vne bonne copulation des mots? Je t'aduise que c'est autant que d'vn monceau de diuerses pierres precieuses mal ordonnées: lesquelles ne peuvent auoir leur lustre, à cause d'une collocation impertinente. Ou c'est aultant que de diuers instruments musicaulx mal conduicts par les ioueurs ignorantz de l'art peu congnoissantz les tons et mesures de la musique. En somme, c'est peu de la splendeur des motz, si l'ordre et collocation d'yeulx n'est telle qu'il appartient. En cela sur tous fut iadis estimé Isocrate, orateur grec: et pareillement Demostene. Entre les latins, Marc Tulle Ciceron a esté grand observateur des nombres. Mais ne pense pas que cela se doibue plus observer par les orateurs que par les historographes. Et qu'ainsi soit, tu ne trouueras Caesar et Salluste moins nombreux que Ciceron. Conclusion quant à ce propos, sans grande obseruation des nombres vn autheur n'est rien: et avec yeulx il ne peult faillir à auoir bruiet en eloquence, si pareillement il est propre en diction, et graue en sentences: et en arguments subtil. Qui sont les poincts d'vn orateur parfait, et vrayement comblé de toute gloire d'eloquence.

Il était né à Orléans en 1509 (le 3 août, semble-t-il); après quelques études à Paris, il avait, à dix-sept ans, découvert l'Italie, l'antiquité, l'amour. Rentré en France à vingt-et-un ans, il se lance à corps perdu dans les disciplines humanistes et les polémiques qu'elles engen-

drent, croisant le fer avec un Erasme ou avec d'autres contradicteurs, moins grands mais autrement dangereux.

A plus d'une reprise, il goûte de la prison. Une fois à Toulouse, pour avoir pris le parti des „français“ dans une controverse d'étudiants, en 1533. A la suite d'un

duel quatre ans plus tard. Pour hérésie en 1542: séjour de quinze mois à la Conciergerie. Treize livres imprimés ou composés par lui sont brûlés. En 1544 derechef. Il s'évade, s'enfuit au Piémont puis commet l'imprudence de revenir à Lyon. Ses détracteurs ne désarment pas. Sa traduction de l'Axiochus de Platon leur fournit le prétexte cherché. Voici comment il fait parler Socrate: „La mort... ne peut rien sur toi, car tu n'es pas ci prêt à décéder; et quand tu seras décédé, elle n'y pourra rien aussi, attendu que tu ne seras plus rien du tout“. Ces derniers mots rendent le grec *ὃ γὰρ οὐκ ἔσται*. La censure jugea que le „rien du tout“ ne figurait pas dans l'original, qu'il était contraire à l'intention de Platon et dicté par l'hérésie. Le traducteur fut déclaré athée relaps; le 3 août 1546, il fut torturé, étranglé et brûlé avec ses livres, place Maubert à Paris. Il avait trente-sept ans. Avant la dernière guerre, une statue commémorait à cet emplacement son supplice. Il n'en reste qu'un socle vide.

Dix ans plus tôt, Luther avait affirmé, avec une brutalité d'expression plus grande: „Je tiens qu'un faux chrétien ou un esprit sectaire ne pourront jamais traduire fidèlement“. Et il illustre son propos: ses adversaires ont pris pour base sa propre traduction, ils ont mis un soin extrême à leur ouvrage, l'art ne leur a pas manqué non plus. Mais, parmi eux „il s'est trouvé des Juifs“ — ailleurs il parlera de papistes — et voilà le résultat voué à l'échec. „Il est besoin et nécessaire“ insiste Dolet, que soit réalisée cette harmonie d'entendement; „sans cela il ne peut traduire sûrement et fidèlement“.

Ce n'est qu'en second lieu que vient la mention des connaissances linguistiques. Bien faite, celle-là, pour dépêcher les abstracteurs de quintessence. Quelle langue doit-on mieux connaître? Eh bien, répond en toute candeur Dolet, le traducteur doit avoir „parfaite connaissance de la langue de l'auteur“ et être „pareillement excellent en la langue en laquelle il se met à traduire“. De fait, le maximum est la seule norme possible: toute concession sur l'un ou l'autre point n'est que pis aller ou affaire de contingences. A telle époque, en tel genre, il sera particulièrement important de connaître à fond la langue de l'original; de nos jours on admet plus volontiers que c'est l'aisance dans la langue dans laquelle on traduit qui est surtout nécessaire. Soit, mais si l'on prétend poser des règles qui durent, en peut-on formuler d'autre que celle si simplement dite par Etienne Dolet?

Et c'est ensuite qu'il reprend le traditionnel conseil de ne pas s'asservir au mot-à-mot, et qu'il passe à une analyse de cas particuliers. En l'occurrence, il fait nommément allusion à la traduction poétique, en dénonçant la „superstition“ qui veut qu'on traduise nécessairement „vers pour vers“: superstition qui n'est pas

éteinte de nos jours, dans la traduction universitaire notamment.

Les deux derniers préceptes présentent à nos yeux une valeur historique surtout. En disant nous, je pense au lecteur européen, bien convaincu que sa langue repose sur des bases fermes et nettement individualisées. Mais songeons, par exemple, aux peuples qui doivent, à l'heure actuelle, se forger des vocabulaires, par exemple dans le domaine scientifique. A l'Inde, à la Chine, aux pays arabes. D'où le conseil de „ne pas usurper mots trop approchant du latin“, sans pour cela s'interdire de recourir à des vocables „qui sont hors de l'usage commun“. Pour Luther, de même, traduire, c'était „ver deutschen“, et il recommandait de „regarder dans la bouche“ des gens de la rue pour savoir comment écrire. La règle, soulignons-le, n'a qu'une valeur particulière et ne saurait être étendue telle quelle à toutes les situations et à tous les genres. Il est évident que, dans le cas que nous évoquons de création d'un langage scientifique, elle ne présente qu'une valeur de recommandation — ce dont Dolet a le sentiment très net.

La cinquième et dernière règle est indubitablement celle qui, entre toutes, lui tient à cœur. Pour un Thomas Sébillet, l'art de traduire se confondait avec l'art poétique. Etienne Dolet voit dans son traité de la traduction un chapitre du grand art oratoire. Ce n'est plus une simple règle de traduction qu'il énonce. C'est la clé du bien parler et du bien écrire qu'il livre, à une heure où la langue française se cherche, où Joachim du Bellay prépare sa Défense et Illustration de la langue française. Peut-on atteindre dans une langue „vulgaire“ la beauté et la tenue des langues classiques? Et comment? Quelle est la recette? Cette règle-là est la seule qui se présente, en effet, comme une recette: Dolet a dû chérir cette idée, mais l'a néanmoins énoncée après les quatre autres règles, les seules qui soient de véritables règles de traduction. Paraphrasant légèrement, ce qu'il rappelle ici, c'est la nécessité d'un „ton“ scrupuleusement respecté. Ne pas oublier l'ensemble pour la perfection du détail. Ne pas accepter des équivalences apparemment parfaites, mais relevant de registres différents. Savoir soutenir le style du récit, sans se laisser séduire ici par l'archaïsme et là par le modernisme etc. „C'est peu de la splendeur des mots, si l'ordre et la collocation“ de ceux-ci ne sont pas adaptés au but recherché. Dans cette acception, le conseil revient sur le terrain de la traduction et reprend son entière valeur.

Quelques dizaines de lignes. Une lucidité sans égale. Trouverait-on, dans toute la littérature consacrée à la traduction, des pages qui possèdent la même densité et qui résument aussi nettement et justement les fondements les moins variables de la manière de bien traduire?